

Guillaume **PIXIE**

BAIN DE MÈRE



ROMAN

Guillaume Pixie

Bain de Mère

Roman

© Guillaume Pixie, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0073-0

Librinova”
www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

La première fois que j'ai vu Anastasia, j'étais dans l'ascenseur. Elle venait d'amorcer le virage après le hall, et je suis tombé amoureux juste avant que les portes ne se referment. Un choc à distance. Coup de foudre immédiat. J'ai photographié son visage et je l'ai repassé en boucle pendant tout le trajet jusqu'à chez moi. Une fois sur le palier, j'ai fait semblant de fouiller dans mes surgelés pour la revoir passer à travers les grilles de l'ascenseur avec son carton de déménagement. Elle s'est arrêtée au quatrième, l'étage au-dessus, et j'ai foncé dans mon salon pour entendre ses talons résonner. Si je n'étais pas du genre à me poser dix mille questions, je serais monté à l'américaine pour lui souhaiter la bienvenue avec une bouteille de vin déjà débouchée. Au lieu de cela, je suis allé siffler sur mon balcon pour me donner une contenance. J'ai entendu des grosses voix dans la cour et je me suis penché pour voir deux beaux gosses autour d'un canapé. Ils ont crié « Anastasia » et je suis vite retourné à l'intérieur pour ne pas faire celui qui surveille. J'ai répété son prénom à voix basse et je suis allé me poster derrière l'œilleton pour voir passer mes deux concurrents. Si j'avais moins d'imagination, j'aurais tout de suite compris qu'il s'agissait de potes altruistes venus prêter main forte à leur amie d'enfance. Au lieu de cela, je me suis monté tout un scénario pervers à base de triangle amoureux. Ce n'est qu'à dix-huit heures, lorsque j'ai vu les deux types repartir, que je me suis détendu à nouveau. Je suis allé dans la cuisine réfléchir à la bonne approche, laissant fondre un carré de chocolat noir dans ma bouche. Si j'avais été plus spontané, je serais monté tel quel avec mon tee-shirt élimé et je l'aurais invitée à pendre la crémaillère le soir même. Au lieu de cela, je suis resté bloqué devant mes fringues. Incapable de choisir entre ma chemise de smoking jaune délavée et mon pull en cachemire coton. J'ai choisi mon sous-pull à col Mao et j'ai enfilé mon pantalon sombre pour contraster avec mes sneakers flashy.

Aux alentours de dix-neuf heures, assis dans le vestibule, le cœur battant, je me suis arraché un poil de nez, puis je me suis levé face au miroir pour jouer ma partition. J'ai testé une dizaine de formules liminaires, de la plus formelle à la moins inhibée, sachant pertinemment que toute cette grammaire volerait en éclats face au visage sublime d'Anastasia. Un pied sur le paillason, l'autre sur la moquette. J'ai scruté l'escalier comme un sherpa face à l'Everest. Une odeur de chou-fleur, venant de la vieille d'en bas, a pris le dessus sur mon parfum au thé vert. Je n'ai plus osé monter, de peur qu'Anastasia ne m'associe à ce gratin.

Le lendemain, j'ai vaguement bossé sur mon script, quittant régulièrement le clavier pour guetter le retour d'Anastasia dans la cour. J'avais entendu claquer ses volets à sept heures. Je n'avais pas osé la scruter si tôt du balcon. Je m'étais réservé pour le soir lorsqu'elle reviendrait. Toilettage complet, pour me présenter sous mon meilleur jour. Mon plan était simple : faire semblant de la croiser dans le hall. Profiter de l'occasion pour discuter de tout et de rien. Jusqu'à dix-huit heures, je suis resté très calme. Une heure plus tard, en voyant que tout l'immeuble était rentré sauf elle, j'ai perdu de ma sérénité. Toute la confiance accumulée après ma sieste s'est évaporée. J'ai déboutonné ma veste et vidé un paquet de cacahuètes. Pour la première fois depuis quinze ans, j'ai regardé le JT de vingt heures. Rien n'avait changé, à part la météo qui annonçait 28 degrés à Lajoux. À la fin du loto, j'ai entendu des coups secs de talons dans la

cour ; mon cœur s'est arrêté. J'ai coupé le volume et je me suis tapé les joues pour me remettre dans la vraie vie. Je n'ai pas eu besoin de passer par le balcon pour vérifier. J'ai tout de suite reconnu ses pas. Je suis sorti avec un sac poubelle et j'ai vu l'ascenseur passer avec Anastasia penchée sur son portable, en pleine conversation. J'ai coincé la porte avec le sac et je suis monté, l'œil brillant, la punchline prête à fuser. J'ai entendu la clé dans la serrure, et la voix d'Anastasia qui a lâché cette phrase comme un coup de tonnerre.

— Je ne supporte plus les mecs névrosés.

L'escalier s'est dérobé sous mes pieds, la minuterie s'est éteinte, et j'ai senti tout le poids de la tâche. Je me suis assis sur la marche et j'ai fait le point. À bientôt trente-neuf ans, je ne m'étais jamais posé la question. J'étais conscient d'être un garçon un peu compliqué, rarement détendu, mais rien de rebutant. À part quelques sautes d'humeur, deux ou trois tocs, j'étais facile à vivre, et les femmes que j'avais connues étaient toujours très tristes lorsqu'elles me plaquaient. Avec le recul, en y réfléchissant bien, elles étaient peut-être névrosées elles aussi. Ce qui voudrait dire que, jusqu'à présent, je n'avais connu que des consœurs, jamais des femmes comme Anastasia, rayonnantes et simples.

De retour chez moi, j'ai pris une feuille et noté vite fait mes qualités et mes défauts en deux colonnes distinctes. La colonne de droite, celle des défauts, s'est vite remplie. J'ai même rajouté une troisième colonne, celle des névroses, avec des flèches pour faire le lien avec les défauts. Le bilan était lourd et, à chaque nouvelle flèche, Anastasia s'éloignait de moi.

J'ai plié la feuille en origami pour ne pas que cela me déprime trop, mais le mal était fait. À vue de nez, sans compter toutes les phobies, j'étais ce qu'on appelle un « névrosé récidiviste » avec une cinquantaine de pathologies à mon actif. Ce qui faisait de moi un monstre infréquentable.

— Pour l'instant ! Il suffit d'une thérapie express pour vite reprendre du poil de la bête. À trente-neuf ans, rien n'est figé.

À chaud, pris dans le stress et le déni, je n'ai pas pris conscience du défi qui m'attendait : amoureux d'une femme qui abhorrait les névrosés, et qui, à court terme, à moins que ce ne soit déjà le cas, finirait dans les bras d'un homme à 0,5% de défauts. Le temps était compté. Anastasia venait d'emménager, j'étais encore dans le coup, aux premières loges. Je me suis donné un mois pour résoudre le problème. Un mois, dimanche inclus, pour me nettoyer et arriver tout beau tout neuf chez la femme de ma vie.

— Un mois, c'est court, à moins d'aller six fois par jour chez le psy, même pas en rêve.

Mon gros souci par rapport à la psychanalyse, d'abord, c'est le prix, soyons honnête, et puis surtout c'est la fragmentation des séances qui m'empêche de parler de moi des heures durant. J'ai besoin – c'est ma nature – de vider mon sac d'une traite, sinon ça se transforme en bouillabaisse cérébrale ; je mélange tout et je suis même capable de me rajouter des stress bidons. Même si la séance dépasse la demi-heure, il y a toujours ce petit quart d'heure du début, ce petit silence, comme un compteur de taxi, qui ralentit le grand déballage. Il ne me reste ensuite qu'une quinzaine de minutes pour dire le maximum de choses en un minimum de temps et lorsque je vide enfin mon sac, c'est trop tard et il faut tout reprendre à zéro, sauf, bien évidemment, la carte bleue.

J'ai toujours pensé que la psychanalyse, construite sur le modèle capitaliste, avait sciemment conçu ce système pour multiplier les bénéfices. Malgré tout, et vu l'ampleur du dossier, j'ai ravalé mes préjugés et j'ai pris rendez-vous chez un psy tout près de chez moi, jeune psy sympathique, avec des boots en daim et des poils sous sa montre. Je me suis assis face à lui et j'ai coupé le silence en y allant franco.

— Je suis amoureux d'une femme qui met la barre très haut.

Il n'a rien dit, le coup classique, me laissant dans mon jus faire les questions-réponses.

— Elle est allergique aux hommes névrosés, alors moi, je me suis posé la question : est-ce que je le suis, névrosé ? Est-ce que la « phobie du bruit » est une névrose ? Oui. Est-ce que la « peur de faire ses besoins pas chez soi » est une névrose ? Oui. Est-ce que la « peur de sourire », la « phobie des aquariums de resto », la « peur d'être soi-même » et celle de « vieillir », sont des névroses ? Oui, oui, oui ! Oui, Félix ! Oui ! Tu es névrosé !

Le psy a gratté sur sa feuille avec un petit sourire en coin et j'ai repris là où j'étais.

— Et si tu veux devenir le Félix tout simple capable de boire un verre avec Anastasia dans un bar bondé, il faut que tu fasses quelque chose. Mais le problème, c'est que j'en ai pas mal des névroses. Donc moi, je ne sais pas quoi faire. Parce que je l'aime beaucoup, Anastasia ! Pourquoi ? Je ne sais pas, c'est la vie. Il se passe des choses parfois, comme une évidence, il n'y a plus rien d'autre qui compte. Mais je n'ai pas non plus envie de faire dix ans d'analyse avant de l'inviter à boire un verre.

J'ai vidé mon sac pendant une demi-heure, avant que le psy ne m'interrompe en caressant son petit bouddha en bois.

— Vous avez une perception très aiguisée de vous-même.

C'est là que j'ai pris conscience qu'une autre solution s'offrait à moi, qui me ferait gagner un temps fou : l'autothérapie. Je me suis souvenu, malgré mon côté narcissique, que j'étais doué pour aider les autres. J'avais souvent, en fin de soirée, trouvé les bons mots pour remonter le moral à des amis dans l'impasse, usant d'arguments sincères et techniques qui les faisaient rentrer chez eux avec le vin moins triste. J'avais régulièrement sauvé ma sœur, enlisée dans ses dimanches dépressifs, en lui administrant des conseils judicieux adaptés à son spleen chronique.

— On va s'arrêter là.

C'est moi qui l'ai dit cette fameuse phrase de fin de séance, j'étais fin prêt pour m'auto-soigner. J'ai récupéré ma carte Vitale et je me suis sauvé. Avant de revenir à la maison, je suis passé à l'improviste chez mon producteur qui m'a accueilli entre deux rendez-vous, m'exhortant à mettre moins de couches dans mon script. Je suis ressorti de là tout flagada, démotivé par ce scénario qui n'en finissait pas, labeur sans fin qui faisait doublon avec tout le boulot sur moi-même qui m'attendait.

C'est un micro-événement, que j'ai pris comme un signe du destin, qui m'a remonté le moral. En sortant du métro, je suis passé devant la boulangerie et j'ai croisé Anastasia qui faisait la queue. Elle s'est retournée de trois quarts et m'a souri. Pas un sourire mécanique, un vrai sourire de voisinage. M'avait-elle vu avec mon sac poubelle ou dans mes surgelés ? Était-ce un sourire distrait ? Le genre de sourire qui vous regarde sans vous regarder ? Qu'importe ! J'ai tout de suite eu le réflexe de ne pas ouvrir la bouche, me contentant d'un sourire sans les dents, échappant de justesse à la tête toute déformée que je fais lorsque je me force à jouer la bonne humeur.

Comme les tâches sous les paupières après avoir longtemps fixé une grosse ampoule, le sourire d'Anastasia est resté dans mes yeux toute la journée. Montant quatre à quatre les marches de l'escalier, j'ai foncé directement dans ma chambre et je me suis allongé sur mon lit afin de méditer sur mon parcours psychique.

Ma mémoire a occulté les premières années et, à force de chercher, je me suis endormi et j'ai rêvé à moi, plus du tout névrosé, allant sonner chez Anastasia en tee-shirt et sans slip. Je me suis réveillé en sueur et, pour me changer les idées, j'ai passé le plumeau antistatique dans ma bibliothèque. Alors que je dépoussiérais ma collection de Balzac, mon regard a croisé celui d'un enfant sur la couverture d'un petit bouquin que je n'avais jamais lu : « Tout se joue avant six ans » de Fitzhug Dodson, best-seller mondial du siècle dernier. J'ai secoué la poussière et j'ai lu l'avant-propos qui m'a retourné le cerveau.

« Au moment où l'enfant atteint l'âge de six ans, les structures essentielles de sa personnalité sont formées. Une personnalité qu'il portera en lui toute son existence, qui déterminera sa vie d'adulte, son comportement dans la société, sa sexualité. »

Je l'avais oublié, cette vieille théorie. Je m'étais imaginé une longue période un peu neutre, allant de zéro à treize ans et demi, lorsque ma mère m'avait surpris en plein catalogue des *3 Suisses* et qu'elle avait hurlé « Range-moi ça tout de suite ! » en désignant ma nouille au garde-à-vous. Un souvenir cuisant qui était dans mon esprit la cellule souche de toutes mes névroses. Et voilà que ce petit bouquin m'expliquait que la catastrophe était entérinée bien avant le catalogue, qui n'était que l'écho d'une branlette antérieure. J'ai remis le livre à sa place, croqué une carotte, et je me suis concentré sur mes souvenirs d'enfance. Mis à part une fessée cul nu, rien de spécialement traumatisant n'est remonté à la surface. Peut-être que ma mémoire me jouait des tours, elle qui était capable d'enfouir les drames et les secrets de famille dans des zones insondables ? J'ai repris une carotte, je me suis énervé dans le vide, incapable de remonter si loin, noyé dans ma petite vie d'aujourd'hui.

C'est dans ces instants de doute, lorsque l'impatience vous tараude, que le courage laisse place au déni. J'étais tellement pressé de la revoir que j'ai succombé à la méthode Coué.

— Je ne suis pas névrosé ! Juste un peu torturé ce qui fait partie de mon charme. Pas du tout névrosé ! Juste à fleur de peau et les femmes adorent ça !

Je me suis recoiffé avec les doigts, aspergé de thé vert, et je suis monté chez elle en faisant une pause toutes les deux marches pour m'acclimater. À chaque marche supplémentaire, comme l'ascension du K2, mon cœur s'accélérait. Avant d'attaquer la marche ultime, mes jambes ont flageolé, mon souffle s'est coupé, ma langue a séché et je suis revenu au camp de base pour me réhydrater. Le verre d'eau fraîche m'a fait du bien. J'ai entendu les pas d'Anastasia et de la musique à fond, un son familier, qui m'a offert le bon prétexte pour l'aborder. J'ai repris l'ascension, mains dans les poches, calant mes pas sur le tempo binaire de la musique au-dessus. « Je ne suis pas névrosé ! Juste un peu torturé, ce qui fait partie de mon charme. Pas névrosé ! Juste à fleur de peau et les femmes adorent ça ! »

Arrivé au sommet, j'ai sorti mes mains moites de mes poches en les agitant pour les sécher. Je me suis cramponné à la paroi, en angle mort, le temps que mes poumons reprennent un peu d'oxygène. « Je ne suis pas névrosé ! Juste à fleur de peau et les femmes adorent ça ! »

Alors que je m'apprêtais à braver son paillason, la musique a cessé net. Dans un réflexe idiot, je me suis frotté les pieds en fixant la sonnette. Les yeux embués par le trac, je n'ai pas tout de suite remarqué le petit mot à côté. Un Post-it rose-violet en forme de fleur qui a réveillé en moi la « phobie des vieilles filles romantiques ». J'ai ravalé mon a priori et j'ai lu : « sonnette cassée, merci de frapper », avec un emoji sourire qui a réveillé en moi la « phobie des émoticônes » et celle des « geeks » et celle des « instagrameuses ». J'ai attendu que la musique reprenne avant de frapper, incapable de taper sur cette porte que je ne connaissais pas. Six minutes se sont écoulées et j'ai eu très peur qu'elle sorte avant que je frappe. Un truc est tombé dans sa cuisine et j'ai entendu un « putain ! », qui a réveillé en moi la « peur des conflits » et celle des « femmes qui se battent ». Je n'ai pas renoncé pour autant – visage d'Anastasia, comme un phare dans la nuit – j'ai tapoté sans faire de bruit sur la partie la plus épaisse et je me suis humecté les dents avec la langue.

— « Je ne suis pas à fleur de Post-it, juste un peu rose-violet. »

À partir de là, je ne me souviens plus de grand-chose.

J'ai entendu ses pas qui s'approchent, le paillason qui vacille, mes pieds qui se dérobent, et ma « peur des blancs dans la conversation », celle des « bises » et des « phrases toutes faites » qui ont réveillé en moi l'envie de dévaler la pente, pendant qu'elle découvrait son palier déserté, priant de toutes mes forces pour qu'elle ne fasse pas le rapprochement entre moi et ma peur de tout.

Le corps perclus de crampes, j'ai attendu que ça se tasse, je suis rentré chez moi, n'osant plus bouger, projetant virtuellement sur le mur la liste de mes névroses.

— Il y a forcément des doublons.

Notre époque, depuis l'invention des benzodiazépines jusqu'au triomphe de Pfizer, adore se ronger les sangs. Il suffit de cliquer « maladies » sur Google, et le moteur de recherche nous redirige vers le Manuel des troubles mentaux en cours d'actualisation. Et toutes les années, le drame s'épaissit. Le « doigt dans le nez » se transforme en « boulimie nasale », le « pipi dans la neige » en « urophilie compulsive », et le citoyen apoplectique attend la prochaine version avec la trouille au ventre.

— Je ne vais pas tomber dans ce piège, il suffit d'écrémer, de garder que les névroses impactantes, celles qui vous pourrissent vraiment la vie.

Mais j'ai eu beau retourner le problème dans tous les sens, ma liste me revenait comme une vague en rouleau.

— Il faut que j'arrête de pinailler. Si je veux séduire Anastasia, il faut que je réduise ma liste à néant. Mais comment faire ? De l'hypnose en ligne ? J'ai déjà essayé. Les types ont des voix de psychopathes avec des bruits de bouche qui vous fracassent les oreilles. Il faut que je trouve une solution ! Et pourquoi pas la tradition orale ?

En d'autres termes : ma mère. Il n'y avait qu'elle qui pouvait tout me raconter. Elle et elle seule qui avait stocké tous les albums et les photos de mon zizi qui pousse. Mais il fallait que je sois prudent, que je garde une distance, une approche scientifique. Dès qu'il s'agissait d'évoquer le passé, ma mère avait tendance à déformer les choses, se réfugiant dans l'excès, tout noir ou tout blanc. J'ai donc décidé de la stimuler artificiellement avec une bouteille de Prosecco déjà fraîche prête à boire.

— Je vais la plonger dans l'alcool comme la grenouille dans le bleu de méthylène.

Je me suis habillé un peu chic, visite officielle, et j'ai sonné à l'interphone.

— C'est qui ?

— Ton fils unique.

— Félix ?

— Bonne réponse.

— Monte !

J'ai sonné à sa porte, une sonnerie sèche pour tout de suite installer un climat studieux.

— Je passe en coup de vent, je voulais juste feuilleter les souvenirs pour un projet de... d'autofiction sur mon enfance.

— C'est pas un truc à la Enthoven j'espère ?

— Non, non, je ne parle que de moi.

Elle a disparu dans la cuisine et je me suis assis sur la chaise cannelée sans remarquer tout de suite la touffe de poils qui se confondait avec les coussins du canapé.

— Toujours pas de fiancée ?

— C'est dans les tuyaux.

— Installe-toi, je débouche la bouteille !